

ACCOMPAGNER LA MORT

Une présence autour de l'absence

Comment offrir une présence à ceux qui éprouvent la tristesse de l'absence ?
Comment célébrer le départ d'un être aimé qui n'a pas souhaité être enterré à l'église ?
Comment donner, après la mort, une mémoire pour ceux que la vie elle-même a oubliés ?
Comment accompagner les parents d'un enfant mort avant de naître ?
Autour de la mort, des personnes veulent donner un signe de vie.



AU CRÉMATORIUM

Comment se dire « À Dieu » ?

Aujourd'hui, le passage par l'église lors des funérailles n'est plus le seul modèle d'accompagnement des familles et des proches du défunt. Au crématorium, une équipe de chrétiens est présente auprès de ceux qui le souhaitent pour une cérémonie d'adieu.

Dans ses dernières volontés, le défunt peut avoir exprimé le désir d'être incinéré sans messe ni cérémonie à l'église. Ce peut être aussi le souhait de sa famille. Pour autant, ce choix s'accompagne souvent de la volonté de vivre un moment de recueillement, de méditation ou de prière. Pour rencontrer cette demande, les crématoriums font généralement appel à des équipes qui peuvent accompagner les proches du défunt selon leurs convictions. Chacun cherche ainsi à respecter au maximum les sensibilités spirituelles de tous. Mais le temps imparti à la cérémonie est plus court que celui d'une commémoration religieuse à l'église. Comment vit-on alors ce temps de recueillement au crématorium ?

Louis est un jeune retraité. Il participe bénévolement à une équipe de présence et d'accompagnement aux personnes endeuillées, lors des cérémonies au crématorium, dans le Brabant Wallon. Ce groupe a été mis en place par le diocèse qui envoie en mission une dizaine de personnes : deux diacres et des laïcs, hommes ou femmes.

EN MÉMOIRE DE LUI

Louis explique que l'équipe a mis au point un schéma d'intervention que chacun nourrit de sa propre sensibilité et des informations reçues des proches du défunt. Leur souci est en effet de « construire avec les proches, un déroulement qui leur permette d'être au plus près de ce qu'ils veulent exprimer, quel que soit leur degré de foi, mais en leur donnant aussi la possibilité d'accueillir le message de Jésus ressuscité ». Le temps étant limité, on tente de privilégier l'intensité de ces moments. L'essentiel est de suggérer aux proches du défunt de poser les gestes ou d'exprimer en paroles ce qui est le plus significatif pour eux.

L'équipe leur propose de choisir trois musiques ou chansons : l'une pour

l'entrée, la seconde pour le temps de recueillement et la troisième pour la sortie. « *La liberté pour les choix musicaux est totale, l'important étant qu'ils célèbrent la mémoire du défunt et son lien avec la famille ou les amis* », explique Louis. Il est aussi possible de projeter des photos du défunt, de ses amis ou de la famille pendant la célébration.

DU SENS EN VINGT MINUTES

Louis invite parfois les membres de la famille à former un cercle en se donnant la main pour une dernière évocation autour du cercueil. Un cercueil qui peut être parsemé à l'avance de pétales de fleurs, ou décoré avec des dessins d'enfants, lesquels seront éventuellement venus, en début de cérémonie, déposer des lumignons au côté du cierge principal. « *Tous ces gestes,*

Il s'agit de créer avec les proches, un déroulement qui leur permette d'être au plus près de ce qu'ils veulent exprimer, quel que soit leur degré de foi, mais en leur donnant aussi la possibilité d'accueillir le message de Jésus ressuscité.

constate Louis, *on les voit également dans les églises où ils sont, ici comme ailleurs, parfois posés spontanément par les familles.* »

Cette similitude avec une célébration classique de paroisse ne s'arrête d'ailleurs pas là. On retrouve également les symboles, l'appel aux textes religieux ou aux prières chrétiennes. « *Sans doute n'y a-t-il rien de bien nouveau, reconnaît Louis, mais ici, la célébration est plus concise. Le temps consacré à chaque défunt ne peut excéder la demi-heure, entrée et sortie de l'assistance comprises, ce qui laisse une vingtaine de minutes pour la cérémonie. Et l'on s'adresse à une assistance parfois moins habituée à la symbolique chrétienne.* »

Louis précise encore l'importance d'exprimer des choses qui peuvent être comprises de tout le monde : « *Ce que le défunt nous transmet, ce que nous pouvons transmettre à notre tour pour le garder vivant en nous, la force qu'il nous lègue par tout ce que nous avons reçu de lui. Dans cette perspective-là, l'amour ne se termine pas avec la mort et tout le monde peut y adhérer, quelles que soient ses convictions philosophiques.* »

UNE GRANDE COMPASSION

Par ailleurs, tant la famille qui a demandé la cérémonie, que les membres de l'assemblée sont, s'ils ont la foi, respectés dans leur conviction chrétienne de la résurrection. « *Dans certains cas, constate Louis, nos interventions permettent aux familles de se défaire de l'un ou l'autre préjugé lié à son histoire, et de percevoir ainsi la religion et l'Église sous un autre visage. Des personnes qui ne paraissent pas être particulièrement croyantes, encore moins pratiquantes, adressent au défunt des vœux qui peuvent se résumer dans un "Bon voyage, sois heureux là-haut, veille sur nous..." Beaucoup comptent aussi sur le célébrant pour prier ou exprimer à leur place, des paroles de foi.* »

Louis souligne enfin que c'est l'accueil du personnel du crématorium, ainsi que l'esprit de coopération qui règne entre ce personnel, les pompes funèbres et des équipes comme celle dont il fait partie, qui rendent possibles ces démarches de compassion à l'égard des personnes endeuillées. Chacun est respectueux de la souffrance des familles, ce qui relie tous les humains devant le mystère de la mort.

Chantal BERHIN

Le texte et le témoignage complet de Louis au nom de son équipe est publié dans *Les Nouvelles Feuilles Familiales*, « Nouveaux rituels », n° 113, septembre 2015.

DEUIL PÉRINATAL

Une parole d'espérance est-elle possible ?

Caroline Werbrouck et Sœur Bérangère sont aumônières d'hôpital dans la région liégeoise. Caroline dans l'équipe de la Clinique Saint-Vincent de Rocourt, Bérangère au sein de l'équipe d'aumônerie du CHR La Citadelle. Toutes les deux partagent leur expérience d'accompagnement du deuil périnatal.

La Clinique Saint-Vincent est la plus grande maternité sur Liège. Elle s'est dotée depuis plus de quinze ans d'un groupe de réflexion pluridisciplinaire sur le deuil périnatal qui est composé d'un représentant de la direction, de psychologues, d'assistantes sociales, d'infirmières, de médecins et de l'équipe pastorale. Outre le problème de savoir comment aménager la salle des défunts, cette équipe cherche surtout à accompagner au mieux les couples ou les mamans face à cette souffrance.

« Lorsque les parents sont confrontés au décès de leur enfant né avant leur existence légale, une rencontre est organisée avec l'assistante sociale pour le devenir du petit corps. Auparavant, ce corps était brûlé, ce qui était ressenti comme un déni de l'existence du bébé mort-né. Nous avons obtenu qu'il puisse être inhumé dans le cimetière le plus proche de la clinique, dans un endroit spécifique que l'on appelle la parcelle des anges. Il n'y a pas de tombes avec un nom, mais l'endroit est pacifiant, accueillant. »

UN ACCOMPAGNEMENT SPIRITUEL

Si les parents le souhaitent, un accompagnement spirituel est pris en charge par l'équipe d'aumônerie. En prenant le temps nécessaire. Et comme les jeunes couples sont souvent déconnectés de leur paroisse, ce moment se passe à la clinique qui fait aussi funéraire. La maman reste ainsi à proximité du petit corps et peut recevoir des visites. Puis la célébration prendra la forme de ce que l'accompagnement a produit. « Des familles souhaitent quelque chose de court, qui se fait souvent à la salle des défunts. D'autres souhaitent vivre un temps plus long avec leurs proches et leurs amis. Ce sera alors à l'extérieur de la clinique, dans la chapelle des sœurs, pour avoir un lieu accueillant. Mais jamais dans la chapelle de la maternité qui est aussi un lieu de passage pour les mamans enceintes. »



DISPARITION PRÉMATURÉE.

Pour ses parents, l'enfant mort-né restera toujours leur enfant, il fait partie de l'histoire du couple.

ENTENDRE LA RÉVOLTE

Caroline Werbrouck souligne aussi qu'il est important d'entendre la colère ou la révolte des parents et de ne surtout pas arriver avec des réponses toutes faites et lénifiantes. « Il est d'autant plus nécessaire d'entendre cette colère si l'on veut qu'une parole balbutiante de foi et d'espérance puisse éventuellement émerger. Nous accompagnons des personnes dans un état de vulnérabilité et de grande souffrance. Il s'agit d'inscrire, dans un temps et dans un lieu, un au revoir. Mais il s'agit aussi d'une reconnaissance devant Dieu de l'enfant né sans vie, d'une reconnaissance sociale et, partant, d'une reconnaissance des parents. »

ÊTRE RECONNU COMME PARENT

« Il est très important pour les personnes qui perdent ainsi leur enfant in utero d'être reconnus comme parents, souligne Sœur Bérangère. Cet enfant porté dans la célébration par ses parents restera toujours leur

enfant. Il fait partie de l'histoire du couple. Cette célébration est l'occasion de mettre des mots sur cet enfant. Ce qui est beau et difficile à la fois, c'est de faire en sorte que la célébration ne soit pas "plaquée", mais qu'elle corresponde vraiment à la situation vécue. » Comme Caroline, Sœur Bérangère insiste aussi pour que la célébration soit porteuse de sens à travers des mots, des signes, des chansons qui expriment quelque chose de fort et de vrai, des gestes qui parlent aux parents et à leur famille et amis. Il s'agit de permettre aux parents de prononcer, s'ils le veulent, une parole d'espérance. « Je me souviens, raconte Bérangère, d'un papa qui disait que sa petite fille veillait sur eux. Qu'elle allait intercéder pour eux auprès de Dieu. » Au bout du compte, il arrive souvent que, surmontant l'immense peine qu'ils éprouvent, ces parents disent à ces aumônières d'hôpital : « Vous nous avez réconciliés avec Dieu. »

MORTS DANS LA RUE

« Enfin un domicile fixe ! »

Depuis dix ans, le collectif *Morts de la rue* se donne pour mission d'offrir des funérailles dignes aux personnes sans-abri, pour que l'exclusion ne se poursuive pas jusque dans la mort.

À quelques semaines de la Toussaint, quatre membres de l'association *Morts de la rue* se retrouvent au cimetière de Bruxelles. Ils viennent s'assurer que tout est en ordre pour la cérémonie d'hommage qu'ils organiseront bientôt. En effet chaque 2 novembre, une célébration débute au pied de l'arbre, planté près de la gare centrale, véritable monument vivant qui fait mémoire des habitants de la rue décédés. Elle se poursuit ensuite à Evere par une visite du cimetière et le fleurissement des tombes. Mais cet après-midi-là, sur la parcelle 36, les bénévoles ont du mal à retrouver les tombes des morts de la rue. Des croix ont disparu et celles de 2015 n'ont pas encore été installées. André s'en inquiète auprès du conservateur et reçoit cette réponse étonnante : « Nous n'avons pas encore reçu les vis. » La commune de Bruxelles leur assure une concession de cinq ans, mais les croix bon marché ne tiennent pas si longtemps, et il y a fort à parier que si le collectif n'était pas là pour veiller à l'identification des tombes, ces défunts seraient réduits à l'oubli d'une sépulture nue et anonyme.



HECTOR, ANDRÉ, RÉMI ET FLORENCE.
Ils honorent les morts pour aider aussi les vivants.

de la vie en rue, d'autres sont éducateurs de rue, employés des services sociaux, spécialistes de la santé et du droit, et sont toute l'année sur le terrain », explique Hector, d'ATD Quart Monde, qui a rejoint le mouvement dès ses débuts.

GARDER LA MÉMOIRE VIVANTE

Florence, coordinatrice, explique que lors des funérailles, on tente de rassembler ceux qui ont connu le défunt, les

membres de sa famille, quand on les connaît ou qu'on les retrouve, et des membres du collectif. Rémi, qui a réalisé un documentaire radiophonique sur l'association, explique qu'il existe tout un réseau qui permet d'être tenu informé des personnes qui décèdent et de retrouver leurs proches. « On fait de très belles choses, assure Florence. Les familles ou les amis posent souvent des gestes atypiques, inventent des rituels spontanés et porteurs de sens. On les aide ensuite dans le soin accordé à la tombe, pour habiller l'espace pendant les cinq ans que dure la concession. » Pour garder vivante

la mémoire de ces personnes, une autre cérémonie est organisée, chaque année au mois de mai, dans la salle gothique de l'hôtel de ville de Bruxelles. « On rend hommage à tous ceux qui sont morts dans l'année, on évoque le parcours et la personnalité de chacun », poursuit Florence. Et le collectif mène aussi d'autres combats pour changer le regard que la société porte sur les habitants de la rue.

Jean BAUWIN

DIX ANS DE SERVICE

Le collectif *Morts de la rue* est né il y a dix ans. André se souvient que c'est au cours d'une manifestation de lutte contre la pauvreté que le front commun des SDF a fabriqué un cercueil sur lequel était écrit : « Enfin un domicile fixe ! » Ému par ce calicot, quelqu'un a fait le tour des manifestants pour répertorier les SDF morts dans l'année. Puis il a lu ces noms publiquement pour qu'ils restent dans la mémoire collective. Cet hommage spontané a tellement marqué les esprits que des associations d'aide aux personnes sans-logis ont mis sur pied ce collectif. Il rassemble des personnes venant d'horizons différents. « Certains ont l'expérience

L'HISTOIRE DE BRUNO

Signaler les dysfonctionnements, faire évoluer les pratiques de certaines communes fait aussi partie des missions du collectif *Morts de la rue*. L'histoire de Bruno est, à cet égard, éclairante. Après avoir connu la rue pendant 17 ans, il en est sorti en acceptant l'aide de différentes associations comme les *Infirmiers de rue*, *Diogènes* ou *Article 23*. Relogé depuis cinq ans, il accueillait souvent des copains restés à la rue et allait dans les écoles témoigner de son parcours. Il est décédé au mois d'août 2015, trois semaines seulement après avoir renoué avec sa famille. Pascale, sa sœur, raconte alors que les pompes funèbres qui avaient pris en charge sa dépouille ont fait pression sur elle pour lui soutirer un maximum d'argent. Heureusement, le collectif *Morts de la rue* a pris contact avec elle, l'a conseillée et aidée dans ses démarches. On lui a notamment présenté un autre service de pompes funèbres, moins onéreux et plus respectueux. Finalement, Bruno a eu des funérailles dignes et une cérémonie qui lui ressemblait, avec des prises de parole alternant avec les musiques que Bruno aimait. Le prêtre, contacté par le collectif, a eu aussi des paroles très réconfortantes et dit l'essentiel en quelques mots. Au final, *Morts de la rue* aura veillé à ce que la dignité de Bruno ne s'arrête pas avec sa vie. (J.B.)